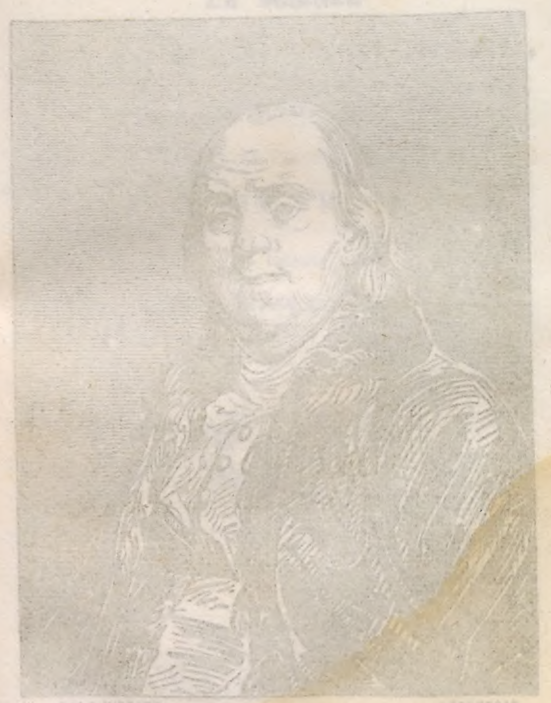
MORCEAUX CHOISIS

DE

BENJAMIN FRANKLIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CARPENTIER-MÉRICOURT,
rue Traînée, No 15, près St Eustache.





Benjamin Franklin.

MORCEAUX CHOISIS,

COMPRENANT

LA SCIENCE
DU BONHOMME RICHARD,

ET AUTRES ÉCRITS POPULAIRES

DE

BENJAMIN FRANKLIN,

Précédés

D'UNE NOTICE SUR SA VIE.



PARIS,

RUE TARANNE, N° 12.

1834.



VIE
DE FRANKLIN.

Benjamin Franklin, naquit à Boston le 17 janvier 1706; il était le dix-septième et dernier enfant de Joseph Franklin, fabricant de chandelles et de savon. Il s'occupa dans sa jeunesse de la profession de son père, puis il entra en apprentissage chez un coutelier; il employait tout le temps dont il pouvait disposer à lire des livres qu'il achetait ou qu'il empruntait : les ouvrages qui influèrent principalement sur la direction de ses pensées sont : *les Vies des hommes illustres*, par Plutarque ; *l'Essai sur les moyens de faire du bien*, par Mather ; et *les Entretiens mémorables de Socrate*, par Xénophon. Il prit de ce dernier auteur la méthode dite Socratique, c'est-à-dire celle de paraître douter et d'éviter toujours un ton affirmatif et trop tranchant.

Son père, déterminé par le goût que Frank-

fin montrait pour la lecture, le mit en apprentissage, à l'âge de douze ans, chez un de ses fils qui exerçait la profession d'imprimeur. Les conditions furent qu'il resterait jusqu'à vingt ans comme apprenti, et qu'il recevrait l'année suivante le salaire d'un ouvrier. La nuit il lisait les ouvrages qui s'imprimaient le jour et satisfaisait ainsi, aux dépens de son sommeil, la passion qu'il avait pour la lecture.

A quatorze ans il composa deux pièces de vers qui eurent quelque succès. « Ma vanité, dit-il, fut flattée, mais mon père diminua ma joie en tournant mes productions en ridicule, et en me disant que les faiseurs de vers mouraient toujours de faim. Ainsi j'échappai au malheur de devenir un assez mauvais poëte. »

A l'âge de quinze ans, il composa quelques articles pour un journal que son frère imprimait : craignant que son jeune âge ne les fît rejeter, il déguisa son écriture, et plaça ses articles sous la porte de l'imprimerie : on les

publia, et ils eurent beaucoup de succès : quelque temps après, un article politique fit supprimer le journal, et le jeune Benjamin se rendit à Philadelphie, où il arriva n'ayant qu'un dollar dans sa poche, pièce de monnaie valant environ 5 fr. 40 c. Il travailla comme ouvrier chez un des deux imprimeurs de la ville ; et bientôt il partit pour Londres dans l'intention de s'y perfectionner ; il y dirigea chez l'imprimeur Palmer l'impression de plusieurs ouvrages importans. Au milieu de ces travaux lucratifs, il résolut de vivre avec une frugalité extrême ne buvant que de l'eau, tandis que ses compagnons buvaient de la bière forte ; et il reconnut, par des expériences diverses et répétées, qu'une grande sobriété accroissait singulièrement les forces physiques et morales.

Sa bonne conduite lui procura d'utiles relations qui étendirent ses lumières et élevèrent ses connaissances bien au-delà du mécanisme de sa profession.

Franklin, âgé alors de vingt-deux ans, ré-

solut de retourner en Amérique, et le journal qu'il rédiga durant sa traversée prouve qu'il avait pris l'habitude de consigner, jour par jour, le souvenir de ce qui le frappait, habitude qu'il conserva jusque dans sa vieillesse. Par ses économies, son industrie, et aidé de la bourse de quelques amis, il parvint à élever une imprimerie pour son compte, il fondit lui-même plusieurs de ses caractères et grava la plupart de ses vignettes; il se maria alors, et trouva dans sa femme une compagne qui, tout en partageant ses travaux, maintenait dans sa maison une économie bien entendue.

Un journal qu'il publia obtint un grand succès. Il écrivit sur la nature et la nécessité d'un papier-monnaie, et obtint l'impression des billets de banque et des actes du gouvernement. Tout en s'occupant des travaux de son état, il ne négligeait pas le perfectionnement de son intelligence. Dans une réunion qu'il forma, on s'occupait tous les vendredis soir, de traiter quelques questions de morale, de

politique et de philosophie naturelle. Cette réunion devint la meilleure école de philosophie et de politique de toute la province et subsista pendant quarante ans.

Pour posséder des livres alors rares en Amérique, il conçut le plan d'une bibliothèque par souscription ; et l'année 1731 vit naître la première bibliothèque publique en Amérique. Ce fut son premier projet d'utilité publique. Ce bon exemple fut bientôt imité. « Ces établissemens, dit-il, ont beaucoup contribué à rendre généralement la conversation plus instructive, à répandre parmi les marchands et les fermiers autant de lumières qu'on en trouve ordinairement dans les autres pays parmi les gens de la classe la plus éclairée. »

L'année 1732 vit paraître son almanach de la *Science du Bonhomme Richard ;* il eut un tel succès que Franklin en vendit dix mille exemplaires par an, nombre prodigieux si on considère la faible population de l'Amérique à cette époque. En 1736 il fut nommé secrétaire-géné-

ral de la Pensylvanie. Chargé de la police de la ville, il forma la première compagnie pour éteindre les incendies : en 1744, il parvint à organiser parmi les citoyens, malgré une vive opposition, une milice nationale et volontaire pour la défense de la province : en 1747, il fut élu membre de l'assemblée dont tous les ans il avait été réélu secrétaire. Alors il quitta son commerce, où il avait acquis de l'aisance, et commença ses expériences sur l'électricité. Buffon les jugea dignes de son attention.

On lui doit l'invention des paratonnerres et l'usage des cheminées économiques. Il parvint à fonder à Philadelphie un collége et une académie, institutions dont cette ville manquait. Le pavage et le nettoiement de la ville attirèrent aussi l'attention de Franklin.

Lorsque les colonies américaines commencèrent à se plaindre des impôts onéreux et des vexations de l'Angleterre, le gouvernement anglais, effrayé de leur opposition à ses mesures fiscales, voulut intimider Franklin dont

il redoutait l'influence; il fut mandé à la barre de la Chambre des Communes; il y parut avec le courage d'un homme libre et consciencieux et il prédit aux Anglais que leur avarice allait rendre l'Amérique indépendante.

Il serait trop long d'examiner les services qu'il rendit à son pays, soit pendant la guerre glorieuse qui lui assura la liberté, et où son nom se trouve associé dans la reconnaissance des peuples à ceux de Washington et de Lafayette, soit dans l'interrogatoire qu'il subit à Londres.

En 1777, à l'âge de soixante-onze ans, il fut nommé un des trois commissaires près la Cour de France. Sa popularité fut immense.

Franklin, dit M[me] de Campan dans ses Mémoires, avait paru à la Cour avec le costume d'un cultivateur américain. Ses cheveux plats sans poudre, son chapeau rond, son habit de drap brun, contrastaient avec les habits pailletés, brodés, les coiffures poudrées et embaumantes des courtisans de Versailles. Cette nouveauté charma toutes les têtes vives des femmes françaises.

Dans une séance de l'Académie des sciences, dont il avait été élu associé étranger en 1772, Franklin présenta son petit-fils à Voltaire que le peuple de Paris avait traîné en triomphe. Celui-ci étendit ses mains sur le jeune homme et lui dit : *God and Liberty, Dieu et la Liberté,* c'est la devise qui convient au petit-fils de M. Franklin, et les deux vieillards s'embrassèrent en pleurant lorsqu'ils se quittèrent. La Cour de France, cédant bientôt à l'opinion publique, signa en 1778 un traité d'alliance offensive et défensive avec les États-Unis.

Franklin, malgré les applaudissemens et les succès qu'il obtenait en France, où il s'était fait des amis qu'il estimait et qu'il aimait tendrement, et malgré les douleurs aiguës que lui causait la pierre, voulait mourir dans sa patrie. Il s'embarqua en juillet 1785. L'arrivée de Franklin à Philadelphie fut un triomphe : une immense population, accourue de toutes parts pour voir le citoyen qui avait si bien

mérité de sa patrie, le porta chez lui au bruit des cloches et du canon. Il fut nommé à l'unanimité membre du conseil suprême de Philadelphie, et président de l'État de Pensylvanie. Il mourut le 17 avril 1790 à l'âge de 84 ans.

Il s'était fait lui-même cette singulière épitaphe:

Le corps de *Benjamin Franklin* imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre, dont les feuillets sont arrachés, et le titre effacé, git ici et devient la pâture des vers; cependant l'ouvrage ne sera point perdu; il doit, comme il le croyait, reparaître encore une fois, dans une nouvelle et plus belle édition, revue et corrigée par le souverain auteur.

« Franklin est mort! s'écria Mirabeau à la tribune : il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et qui versa sur l'Europe des torrents de lumière.

» Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des scien-

ces et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

» Assez long-temps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre ; assez long-temps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites, les nations ne doivent porter le deuil que de leurs bienfaiteurs. Les représentans des nations ne doivent recommander à leurs hommages que les héros de l'humanité.

» Le congrès a ordonné dans les quatorze états de la Confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa Constitution.

» Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre ? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie qui,

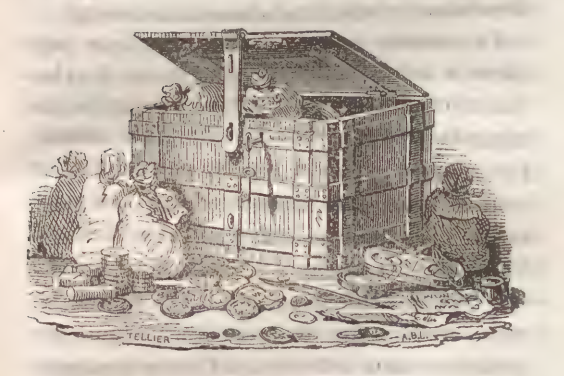
au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

» Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée Nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin. »

MM. de La Rochefoucauld et de Lafayette, amis de Franklin, demandèrent la parole pour appuyer la motion; elle fut adoptée sur-le-champ, aux acclamations de l'Assemblée.



LA SCIENCE
DU
BONHOMME RICHARD,
OU
LE CHEMIN DE LA FORTUNE.



AMI LECTEUR,

J'ai ouï dire que rien ne fait autant de plaisir à un auteur, que de voir ses ouvrages cités avec vénération par d'autres savants écrivains. Il m'est rarement arrivé de jouir de ce plaisir; car, quoique je puisse dire, sans vanité, que depuis un quart de siècle je me suis fait annuellement un nom distingué parmi les auteurs d'almanachs, il ne m'est guère arrivé,

j'ignore pour quel motif, de voir mes confrères les écrivains dans le même genre, m'honorer de quelques éloges, ni aucun auteur faire la moindre mention de moi ; de sorte que, sans le petit profit effectif que j'ai fait sur mes productions, la disette d'applaudissemens m'aurait totalement découragé.

J'ai conclu à la fin que le meilleur juge de mon mérite était le peuple, puisqu'il achetait mon almanach, d'autant plus qu'en me répandant dans le monde, sans être connu, j'ai souvent entendu répéter par celui-ci ou celui-là quelqu'un de mes adages, en ajoutant à la fin : *comme dit le bonhomme Richard*. Cela m'a fait quelque plaisir, et m'a prouvé que non seulement on faisait cas de mes leçons, mais qu'on avait encore quelque respect pour mon autorité ; et j'avoue que, pour encourager d'autant plus le monde à se rappeler mes maximes et à les répéter, il m'est arrivé quelquefois de me citer moi-même du ton le plus grave. Jugez d'après cela combien je dûs être content d'une aventure que je vais vous rapporter.

Je m'arrêtai l'autre jour à cheval dans un endroit où il y avait beaucoup de monde assemblé pour une vente publique. L'heure

n'étant pas encore venue, la compagnie causait sur la dureté des temps; et quelqu'un s'adressant à un personnage en cheveux blancs, et assez bien mis, lui dit: « Et vous, père » Abraham, que pensez-vous de ce temps-ci? » N'êtes-vous pas d'avis que la pesanteur des » impositions finira par ruiner entièrement » le pays? Car comment faire pour les payer? » Que nous conseilleriez-vous? » Le père Abraham se mit à réfléchir, puis il répondit: « Si vous voulez savoir ma façon de penser, je vais vous la dire en peu de mots: *car un mot suffit à qui sait entendre. Ce n'est pas la quantité de mots qui remplit le boisseau:* comme dit le bonhomme Richard. » Tout le monde se réunit pour engager le père Abraham à parler, et l'assemblée s'étant approchée en cercle autour de lui, il tint le discours suivant:

« Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les impôts sont très-lourds. Cependant, si nous n'avions à payer que ceux que le gouvernement nous demande, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément; mais nous en avons beaucoup d'autres, et qui sont bien plus onéreux pour quelques-uns de nous. Notre paresse nous coûte le double de ce que nous prend le gouvernement; notre

orgueil, le triple, et notre extravagance, le quadruple. Ces impôts sont d'une telle nature, qu'il n'est pas possible aux commissaires de nous en délivrer ni d'en diminuer le poids. Toutefois si nous voulons écouter un bon conseil, il y a quelque chose à espérer pour nous; car, comme dit le bonhomme Richard dans son almanach de 1733 : *Dieu dit à l'homme: aide-toi, je t'aiderai.*

I. » S'il existait un gouvernement qui obligeât les sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure; mais la plupart d'entre nous sont taxés, par leur paresse, d'une manière beaucoup plus tyrannique. Car, si vous comptez le temps que vous passez dans une oisiveté absolue, c'est-à-dire, ou à ne rien faire, ou dans des dissipations qui ne mènent à rien, vous trouverez que je dis vrai. L'oisiveté amène avec elle des incommodités et raccourcit sensiblement la durée de la vie. *L'oisiveté,* comme dit le bonhomme Richard, *ressemble à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail: la clef dont on se sert est toujours claire.* Mais *si vous aimez la vie*, comme dit encore le bonhomme Richard, *ne prodiguez pas le temps, car c'est*

l'étoffe dont la vie est faite. Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au-delà du nécessaire. Nous oublions *que le renard qui dort ne prend pas de poules*, et que *nous aurons assez de temps à dormir quand nous serons dans le cercueil*. Si le temps est le plus précieux des biens, *la perte du temps*, comme dit le bonhomme Richard, *doit être aussi la plus grande des prodigalités*, puisque, comme il le dit ailleurs, *le temps perdu ne se retrouve jamais*, *et que ce que nous appelons* assez de temps *se trouve toujours trop court*. Courage donc, et agissons pendant que nous le pouvons. Moyennant l'activité, nous ferons beaucoup plus avec moins de peine. *La paresse rend tout difficile; le travail rend tout aisé. Celui qui se lève tard s'agite tout le jour, et commence à peine ses affaires qu'il est déjà nuit. La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint bientôt. Poussez vos affaires et que ce ne soit pas elles qui vous poussent. Se coucher de bonne heure et se lever matin, procure santé, fortune et sagesse.*

» Que signifient les désirs et les espérances de temps plus heureux? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir. *Le travail*, comme dit le bonhomme Richard, *n'a pas*

besoin de souhaits. Celui qui vit d'espérance court risque de mourir de faim: il n'y a point de profit sans peine. Il faut me servir de mes mains, car je n'ai point de terres, ou, si j'en ai, elles sont fortement imposées; et, comme le bonhomme Richard l'observe avec raison, *un métier vaut un fonds de terre, une profession est un emploi qui réunit honneur et profit.* Mais il faut travailler à son métier, et suivre sa profession; autrement, ni le fonds, ni l'emploi, ne nous aideront à payer nos impôts. Quiconque est laborieux n'a point à craindre la disette; car *la faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer.* Les commissaires et les huissiers n'y entreront pas non plus; car *le travail paie les dettes, et le désespoir les augmente.* Il n'est pas nécessaire que vous trouviez des trésors, ni que de riches parents vous fassent leur légataire. *L'activité*, comme dit le bonhomme Richard, *est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien au travail. Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder.* Labourez pendant tous les instants qui s'appellent aujourd'hui, car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez le lendemain. C'est ce qui

fait dire au bonhomme Richard : *un bon aujourd'hui vaut mieux que deux demain*. Et encore : *ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui*. Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous surprît les bras croisés ? Mais vous êtes votre propre maître. Rougissez donc de vous surprendre vous-même dans l'oisiveté, lorsque vous avez tant à faire pour vous, pour votre famille, pour votre patrie. Levez-vous donc dès le point du jour; *que le soleil, en regardant la terre, ne puisse pas dire : Voilà un lâche qui sommeille*. Point de remise, saisissez vos outils, et souvenez-vous, comme dit le bonhomme Richard, qu'*un chat en mitaine ne prend point de souris*. Vous me direz qu'il y a beaucoup à faire, et que vous n'avez pas la force. Cela peut être; mais ayez la volonté et la persévérance, et vous verrez des merveilles. Car, comme dit le bonhomme Richard dans son almanach, je ne me souviens pas bien dans quelle année: *L'eau qui tombe constamment goutte à goutte finit par creuser la pierre. Avec du travail et de la patience, une souris coupe un câble, et de petits coups répétés abattent de grands chênes*.

» Il me semble entendre quelqu'un de vous

me dire : « Est-ce qu'il ne faut pas prendre » quelques instants de loisir ? » Je vous répondrai, mon ami, ce que dit le bonhomme Richard : *Employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos, et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûrs d'une minute.*

Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cette espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. *La vie tranquille*, comme dit le bonhomme Richard, *et la vie oisive, sont deux choses fort différentes.* Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail ? Vous avez tort. Car, comme dit encore le bonhomme Richard : *la paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit des peines fâcheuses. Bien des gens voudraient vivre sans travailler, par leur seul esprit ; mais ils échouent faute de fonds.* Le travail, au contraire, amène à sa suite les aises, l'abondance, la considération. *Les plaisirs courent après ceux qui les fuient. La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise. Depuis que j'ai un troupeau et une vache, chacun me donne le bonjour*, comme dit très-bien le bonhomme Richard.

11. » Mais, indépendamment de l'amour du travail, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins; il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop s'en rapporter aux autres. Car, comme dit le bonhomme Richard, *je n'ai jamais vu un arbre qu'on change souvent de place, ni une famille qui déménage souvent, prospérer autant que d'autres qui sont stables*. Et ailleurs: *trois déménagements font le même tort qu'un incendie. Gardez votre boutique, et votre boutique vous gardera. Si vous voulez faire votre affaire, allez-y vous-même; si vous voulez qu'elle ne soit pas faite, envoyez-y. Pour que le laboureur prospère, il faut qu'il conduise lui-même sa charrue. L'œil d'un maître fait plus d'ouvrage que ses mains. Le défaut de soins fait plus de tort que le défaut de savoir. Ne point surveiller les ouvriers, c'est livrer sa bourse à leur discrétion.* Le trop de confiance dans les autres est la ruine de bien des gens, car, comme dit l'almanach, *dans les affaires de ce monde, ce n'est pas par la foi qu'on se sauve, c'est en n'en ayant pas*. Les soins qu'on prend pour soi-même sont toujours profitables; car, *le savoir est pour l'homme studieux, et les richesses pour l'homme vigilant, comme*

la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu. Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, servez-vous vous même. Le bonhomme Richard conseille la circonspection et le soin, par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce qu'il arrive souvent qu'une légère négligence produit un grand mal. *Faute d'un clou*, dit-il, *le fer d'un cheval se perd; faute d'un fer, on perd le cheval; et faute d'un cheval le cavalier lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue; et le tout pour n'avoir pas fait attention à un clou au fer de sa monture.*

III. »C'en est assez, mes amis, sur le travail et sur l'attention que l'on doit donner à ses propres affaires; mais après cela, nous devons avoir encore l'économie, si nous voulons assurer le succès de notre travail. Si un homme ne sait pas épargner à mesure qu'il gagne, il mourra sans avoir un sou, après avoir été toute sa vie collé sur son ouvrage. *Plus la cuisine est grasse,* dit le bonhomme Richard, *plus le testament est maigre. Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé les quenouilles et le tricot pour la table à thé, et que*

les hommes ont quitté pour le punch la hache et le marteau. Si vous voulez être riche, dit-il dans un autre almanach, *n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage. Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols, parce que leurs dépenses ont été plus considérables que leurs profits.*

» Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de la dureté des temps, de la pesanteur des impôts et des charges de vos maisons. Car comme dit le bonhomme Richard, *les femmes, le vin, le jeu et la mauvaise foi diminuent la fortune et augmentent les besoins. Il en coûte plus cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfans.* Vous pensez peut-être qu'un peu de thé, un peu de punch de fois à autre, qu'une table un peu plus délicate, des habits un peu plus beaux, une petite partie de plaisir de loin en loin, ne peuvent pas être de grande conséquence; mais souvenez-vous de ce que dit le bonhomme Richard : *Un peu répété plusieurs fois fait beaucoup.* Soyez en garde contre les petites dépenses : *il ne faut qu'une légère voie d'eau pour submerger un grand navire. La délicatesse du goût conduit à la mendicité. Les fous donnent des festins et les sages les mangent.*

» Vous voilà tous assemblés ici pour une vente de curiosités et de brimborions précieux. Vous appelez cela *des biens* ; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera *des maux* pour quelques-uns de vous. Vous comptez que ces objets seront vendus bon marché, et peut-être le seront-ils moins qu'ils n'ont coûté; mais, s'ils ne vous sont pas nécessaires, ils seront toujours trop chers pour vous. Ressouvenez-vous encore de ce que dit le bonhomme Richard : *Si tu achètes ce qui est superflu pour toi, tu ne tarderas pas à vendre ce qui t'est le plus nécessaire. Réfléchis toujours avant de profiter d'un bon marché.* Le bonhomme pense peut-être que souvent un bon marché n'est qu'apparent, et qu'en vous gênant dans vos affaires, il vous cause plus de tort qu'il ne vous fait de profit; car je me souviens qu'il dit ailleurs : *J'ai vu quantité de gens ruinés pour avoir fait de bons marchés. C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir.* C'est cependant une folie que l'on fait tous les jours dans les ventes, faute de songer à l'almanach. *Les sages*, dit-il, *s'instruisent par les malheurs d'autrui ; les fous deviennent rarement plus sages par leur propre malheur:* FELIX QUEM FACIUNT ALIENA PERICULA CAUTUM. Je sais

tel qui, pour orner ses épaules, a fait jeûner son ventre, et a presque réduit sa famille à se passer de pain. *Les étoffes de soie, les satins, les écarlates et les velours*, comme dit le bonhomme Richard, *éteignent le feu de la cuisine.* Loin d'être des besoins de la vie on peut à peine les regarder comme des commodités; mais, parce qu'ils brillent à la vue on est tenté de les avoir. C'est ainsi que les besoins artificiels du genre humain sont devenus plus nombreux que les besoins naturels. *Pour une personne réellement pauvre*, dit le bonhomme Richard, *il y a cent indigents*. Par ces extravagances et autres semblables, les gens du bel air sont réduits à la pauvreté, et forcés d'avoir recours à ceux qu'ils méprisaient auparavant, mais qui ont su se maintenir par le travail et l'économie. C'est ce qui prouve *qu'un manant sur ses pieds*, comme dit fort bien le bonhomme Richard, *est plus grand qu'un gentilhomme à genoux*. Peut-être ceux qui se plaignent le plus avaient-ils hérité d'une fortune honnête; mais, sans connaître les moyens par lesquels elle avait été acquise, ils se sont dit: « Il est jour et il ne fera jamais » nuit. Une si petite dépense sur une fortune » comme la mienne, ne mérite pas qu'on y

» fasse attention. » *Les enfants et les fous*, comme le dit très-bien le bonhomme Richard, *imaginent que vingt francs et vingt ans ne peuvent jamais finir*. Mais à force de toujours prendre à la huche, sans y rien mettre, on vient bientôt à touver le fond ; et alors comme dit le bonhomme Richard, *quand le puits est sec, on connaît la valeur de l'eau*. Mais c'est ce qu'ils auraient su d'abord, s'ils avaient voulu le consulter. Êtes-vous curieux, mes amis de connaître ce que vaut l'argent ? Allez et essayez d'en emprunter ; *celui qui va faire un emprunt va chercher une mortification*. Il en arrive autant à ceux qui prêtent à certaines gens quand il vont redemander leur dû. Mais ce n'est pas là notre question.

» Le bonhomme Richard, à propos de ce que je disais d'abord, nous prévient prudemment que *l'orgueil de la parure est une vraie malédiction*. Avant de consulter votre fantaisie, consultez votre bourse. *L'orguèil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus insatiable*. Si vous avez acheté une jolie chose, il vous en faudra dix autres encore, afin que l'assortiment soit complet ; mais, comme dit le bonhomme Richard, *il est plus aisé de réprimer la première fantai-*

sie, que de satisfaire toutes celles qui viennent ensuite. Il est aussi fou au pauvre de singer le riche, qu'il l'était à la grenouille de s'enfler pour égaler le bœuf en grosseur. *Les grands vaisseaux peuvent s'aventurer plus au large; mais les petits bateaux doivent se tenir près du rivage.* Les folies de cette espèce sont bientôt punies; car, comme dit le bonhomme Richard, *l'orgueil qui dîne de vanité, soupe de mépris. L'orgueil déjeûne avec l'abondance, dîne avec la pauvreté, et soupe avec la honte.* Que revient-il, après tout, de cette vanité de paraître, pour laquelle on a tant de risques à courir et de peines à endurer? Elle ne peut ni conserver la santé, ni adoucir les maux, ni augmenter le mérite personnel; au contraire, elle fait naître l'envie, précipite la ruine des fortunes. *Qu'est-ce qu'un papillon? Ce n'est tout au plus qu'une chenille habillée, et voilà ce qu'est le petit maître.*

» Quelle folie n'est-ce pas que de s'endetter pour de telles superfluités ! Dans cette vente-ci, mes amis, on nous offre six mois de crédit, et peut-être est-ce l'avantage de cette condition qui a engagé quelques-uns de nous à s'y trouver, parce que, n'ayant point d'argent comptant à dépenser, nous espérons satisfaire

notre fantaisie, sans rien débourser. Mais, hélas! pensez-vous bien à ce que vous faites, lorsque vous vous endettez? Vous donnez des droits à un autre sur votre liberté. Si vous ne pouvez pas payer au terme fixé, vous serez honteux de voir votre créancier; vous serez dans l'appréhension en lui parlant; vous vous abaisserez à des excuses pitoyablement motivées : peu à peu vous perdrez votre franchise, et vous en viendrez enfin à vous déshonorer par les menteries les plus évidentes et les plus méprisables. Car, comme dit le bonhomme Richard, *le second vice est de mentir, le premier, de s'endetter. Le mensonge monte en croupe de la dette.* Un homme né libre ne devrait jamais rougir ni appréhender de parler à quelque homme vivant que ce soit, ni de le regarder en face; mais souvent la pauvreté efface et courage et vertu. *Il est difficile*, dit le bonhomme Richard, *qu'un sac vide se tienne debout.* Que penseriez-vous d'un prince ou d'un gouvernement qui vous défendrait, par un édit, de vous habiller comme les personnes de distinction, sous peine de prison ou de servitude? Ne direz-vous pas que vous êtes nés libres, que vous avez le droit de vous habiller comme bon vous semble; qu'un tel

édit serait un attentat formel contre vos privilèges, et qu'un tel gouvernement serait tyrannique ? Et cependant vous vous soumettez vous-mêmes à une pareille tyrannie, quand vous vous endettez, pour vous vêtir ainsi. Votre créancier a le droit, si bon lui semble, de vous priver de votre liberté, en vous confinant pour toute votre vie dans une prison, ou en vous vendant comme esclave, si nous n'êtes pas en état de le payer. Quand vous avez fait votre marché, peut-être ne songiez-vous guère au paiement; mais *les créanciers*, comme dit le bonhomme Richard, *ont meilleure mémoire que les débiteurs. Les créanciers sont une secte superstitieuse, et grands observateurs de toutes les époques du calendrier.* Le jour de l'échéance arrive avant que vous n'y songiez, et la demande vous est faite sans que vous soyez préparé à y satisfaire; ou, si vous songez à votre dette, le terme, qui semblait d'abord si long, vous paraîtra, en s'approchant, extrêmement court : vous croirez que le Temps a mis des ailes aux talons, comme il en a aux épaules. *Le carême est bien court*, dit le bonhomme Richard, *pour ceux qui doivent payer à Pâques.* L'emprunteur est esclave du prêteur, et le débiteur du créancier; ayez

horreur de cette chaîne : conservez votre liberté, et maintenez votre indépendance ; soyez laborieux et libres ; soyez économes et libres. Peut-être vous croyez-vous, en ce moment, dans un état prospère qui vous permet de satisfaire impunément quelque fantaisie ; mais épargnez pour le temps de la vieillesse et du besoin, pendant que vous le pouvez : *Le soleil du matin ne dure pas tout le jour.* Le gain est incertain et passager, mais la dépense sera, toute votre vie, continuelle et certaine. *Il est plus aisé de bâtir deux cheminées que d'en tenir une chaude*, comme dit le bonhomme Richard ; *ainsi allez plutôt vous coucher sans souper, que de vous lever avec des dettes. Gagnez ce que vous pourrez, et gardez votre gain : voilà le véritable secret de changer votre plomb en or;* et quand vous posséderez cette pierre philosophale, soyez sûrs que vous ne vous plaindrez plus de la rigueur des temps, ni de la difficulté à payer les impôts.

« IV. Cette doctrine, mes amis, est celle de la raison et de la sagesse. N'allez pas, cependant, vous confier uniquement à votre travail, à votre économie, à votre prudence. Ce sont d'excellentes choses, mais elles vous seront tout-à-fait inutiles, sans les bénédictions du

ciel. Demandez donc humblement ces bénédictions; ne soyez point sans charité pour ceux qui paraissent à présent dans le besoin, mais donnez-leur des consolations et des secours. Souvenez-vous que Job fut misérable et qu'ensuite il redevint heureux.

» Je n'en dirai pas davantage. *L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher; mais c'est la seule où les insensés puissent s'instruire*, comme dit le bonhomme Richard; encore n'y apprennent-ils pas grand'chose : car, comme il a dit avec vérité, *on peut donner un bon avis, mais non pas la bonne conduite*. Toutefois, souvenez-vous que *celui qui ne sait pas être conseillé ne peut pas être secouru*; car, comme dit le bonhomme Richard, *si vous ne voulez pas écouter la raison, elle ne manquera pas de vous donner sur les doigts*. »

Le vieil Abraham finit ainsi sa harangue. On écouta son discours, on approuva ses maximes; mais on ne manqua pas de faire sur-le-champ le contraire, précisément ainsi qu'il arrive aux sermons ordinaires : car, la vente ayant commencé, chacun acheta de la manière la plus extravagante, nonobstant toutes les remontrances du sermonneur, et les craintes qu'avait l'assemblée de ne pouvoir pas payer

les impôts. Je vis que le bonhomme avait soigneusement étudié mes almanachs, et mis en ordre tout ce que j'avais dit sur ces matières pendant vingt-cinq ans. Les fréquentes mentions qu'il avait faites de moi auraient été ennuyeuses pour tout autre; mais ma vanité en fut merveilleusement flatté, quoique je susse bien que, de toute la sagesse qu'on m'attribuait, il n'y avait pas la dixième partie qui m'appartînt, et que je n'eusse recueillie, en glanant, d'après le bon sens de tous les siècles et de toutes les nations. Quoi qu'il en soit je résolus de faire mon profit de cet écho pour me corriger; et, quoique d'abord j'eusse formé la résolution d'acheter de quoi me faire un habit neuf, je me retirai, déterminé à faire durer le vieux. Lecteur, si vous pouvez faire de même vous y gagnerez autant que moi.

LE SIFFLET.

Vous aimez les histoires, et vous m'excuserez si je vous en donne une qui me regarde moi-même. Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allai tout

de suite à une boutique où on vendait des babioles; mais, étant charmé du son d'un sifflet que je rencontrai en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et donnai volontiers pour cela tout mon argent. Revenu chez moi, sifflant par toute la maison, fort content de mon achat, mais fatiguant les oreilles de toute la famille; mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais bruit, me dirent que c'était dix fois plus que la valeur: alors il me firent penser au nombre de bonnes choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent: ils me ridiculisèrent tant de ma folie, que j'en pleurai de dépit; et la réflexion me donna plus de chagrin, que le sifflet de plaisir.

Cet accident fut cependant dans la suite de quelque utilité pour moi, l'impression restant sur mon âme; de sorte que, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même, *ne donnons pas trop pour le sifflet;* et j'épargnais mon argent.

Devenant grand garçon, entrant dans le monde et observant les actions des hommes, je vis que je rencontrai nombre de gens *qui donnaient trop pour le sifflet.*

Quand j'ai vu quelqu'un qui, ambitieux de la faveur de la cour, consumait son temps en assiduités aux levers, son repos, sa liberté, sa vertu et peut-être même ses vrais amis, pour obtenir quelque petite dinstinction, j'ai dit en moi-même : Cet homme *donne trop pour son sifflet.*

Quand j'en ai vu un autre, avide de se rendre populaire, et pour cela s'occupant toujours de contestations publiques, négligeant ses affaires particulières, et les ruinant par cette négligence : *il paie trop,* ai-je dit, *pour son sifflet.*

Si j'ai connu un avare, qui renonçait à toute manière de vivre commodément, à tout le plaisir de faire du bien aux autres, à toute l'estime de ses compatriotes, et à tous les charmes de l'amitié, pour avoir un morceau de métal jaune : Pauvre homme, disais-je, *vous donnez trop pour votre sifflet.*

Quand j'ai rencontré un homme de plaisir, sacrifiant tout louable perfectionnement de son âme, et toute amélioration de son état aux voluptés du sens purement corporel, et détruisant sa santé dans leur poursuite : Homme trompé, ai-je dit, vous vous procurez des peines au lieu de plaisirs; *vous payez trop pour votre sifflet.*

Si j'en ai vu un autre, entêté de beaux habillemens, belles maisons, beaux meubles, beaux équipages, qu'il ne se procurait qu'en faisant des dettes, et en allant finir sa vie dans une prison : Hélas ! ai-je dit, *il a payé trop pour son sifflet.*

Quand j'ai vu une très-belle fille, d'un naturel bon et doux, mariée à un homme féroce et brutal, qui la maltraitait continuellement : C'est grand pitié, ai-je dit, qu'elle ait *tant payé pour son sifflet.*

Enfin, j'ai conçu que la plus grande partie des malheurs de l'espèce humaine viennent des estimations fausses qu'on fait de la valeur des choses, et de ce *qu'on donne trop pour les sifflets.*

Néanmoins, je sens que je dois avoir de la charité pour ces gens malheureux, quand je considère qu'avec toute la sagesse dont je me vante, il y a certaines choses dans ce bas monde si tentantes (par exemple, les pommes du roi Jean, lesquelles heureusement ne sont pas à acheter), que si elles étaient mises à l'enchère, je pourrais être très-facilement porté à me ruiner pour leur achat, et trouver que j'aurais encore une fois *donné trop pour le sifflet.*

AVIS NÉCESSAIRE

A CEUX QUI VEULENT ÊTRE RICHES.

1736.

—

La possession de l'argent n'est avantageuse que par l'usage qu'on en fait.

Avec 6 louis (1) par an, vous pouvez avoir l'usage d'un capital de 100 louis, pourvu que vous soyez d'une prudence et d'une honnêteté reconnues.

Celui qui fait par jour une dépense inutile de 8 sous, dépense inutilement plus de 6 louis par an, ce qui est le prix que coûte l'usage d'un capital de 100 louis.

Celui qui perd, chaque jour, dans l'oisiveté, pour 8 sous de son temps, perd l'avantage de se servir d'une somme de 100 louis tous les jours de l'année.

Celui qui prodigue, sans fruit, pour 5 francs

(1) Un louis est une ancienne pièce d'or de 24 livres, valant aujourd'hui 23 fr 55 c. et qui est remplacée par la pièce de 20 francs.

de son temps, perd 5 francs tout aussi sagement que s'il les jetait à la mer.

Celui qui perd 5 francs, perd non-seulement ces 5 francs, mais encore tous les profits qu'il en aurait pu retirer en les faisant travailler; ce qui, dans l'espace de temps qui s'écoule entre la jeunesse et l'âge avancé, peut monter à une somme considérable.

Autre avis : celui qui vend à crédit, demande de l'objet qu'il vend, un prix équivalent au principal et à l'intérêt de son argent, pour le temps pendant lequel il doit en rester privé; celui qui achète à crédit paie donc un intérêt pour ce qu'il achète; et celui qui paie en argent comptant pourrait placer cet argent à intérêt: ainsi, celui qui possède une chose qu'il a achetée paie un intérêt pour l'usage qu'il en fait.

Toutefois, dans ses achats, il est mieux de payer comptant, parce que celui qui vend à crédit, s'attendant à perdre cinq pour cent en mauvaises créances, augmente d'autant le prix de ce qu'il vend à crédit pour se couvrir de cette différence.

Celui qui achète à crédit paie sa part de cette augmentation ; celui qui paie argent comptant y échappe, ou peut y échapper.

AVIS

A UN JEUNE OUVRIER.

—

A MON AMI A. B.

1748.

Ainsi que vous l'avez désiré de moi, j'ai mis par écrit les pensées suivantes qui m'ont été utiles, et qui peuvent aussi l'être pour vous, si vous les suivez.

Souvenez-vous que le *temps* est de l'argent. Celui qui, par son travail, peut gagner dix francs dans un jour, et qui se promène, ou reste oisif une moitié de la journée, quoiqu'il ne débourse que quinze sous pendant ce temps de promenade ou de repos, ne doit pas faire compte de ce déboursé seulement. Il a réellement dépensé, disons-mieux, il a jeté cinq francs de plus.

Souvenez-vous que le *crédit* est de l'argent. Si un homme me laisse son argent dans les mains après l'échéance de ma dette, il m'en donne l'intérêt, ou tout le produit que je puis en tirer, pendant le temps qu'il me le laisse.

Le bénéfice monte à une somme considérable pour un homme qui a un crédit étendu et solide, et qui en fait un bon usage.

Souvenez-vous que l'argent est d'une nature prolifique. L'argent peut engendrer l'argent ; les petits qu'il a faits en font d'autres plus facilement encore, et ainsi de suite. Cinq francs employés en valent six, employés encore ils en valent sept et vingt centimes, et proportionnellement ainsi jusqu'à cent louis. Plus les placements se multiplient, plus ils se grossissent, et c'est de plus en plus vite que naissent les profits. Celui qui tue une truie pleine en anéantit toute la descendance jusqu'à la millième génération. Celui qui engloutit un écu détruit tout ce que cet écu pouvait produire, et jusqu'à des centaines de francs.

Souvenez-vous qu'une somme de cinquante écus par an peut s'amasser en n'épargnant guère plus de huit sous par jour. Moyennant cette faible somme, que l'on prodigue journellement sur son temps ou sur sa dépense sans s'en apercevoir, un homme, avec du crédit, a, sur sa seule garantie, la possession constante et la jouissance de mille écus à cinq pour cent. Ce capital, mis activement en

œuvre par un homme industrieux, produit un grand avantage.

Souvenez-vous du proverbe : *Le bon payeur est le maître de la bourse des autres.* Celui qui est connu pour payer avec ponctualité et exactitude à l'échéance promise peut, en tout temps, en toute occasion, jouir de tout l'argent dont ses amis peuvent disposer, ressource parfois très utile. Après le travail et l'économie, rien ne contribue plus au succès d'un jeune homme dans le monde que la ponctualité et la justice dans toute affaire. C'est pourquoi ne gardez jamais l'argent que vous avez emprunté, une heure au-delà du moment où vous avez promis de le rendre, de peur qu'une inexactitude ne vous ferme pour toujours la bourse de votre ami.

Les moindres actions sont à observer en fait de crédit. Le bruit de votre marteau, qui, à cinq heures du matin, ou à neuf du soir, frappe l'oreille de votre créancier, le rend facile pour six mois de plus; mais s'il vous voit à un billard, s'il entend votre voix à la taverne, lorsque vous devez être à l'ouvrage, il envoie pour son argent dès le lendemain, et le demande avant de le pouvoir toucher tout à-la-fois. C'est par ces détails que vous mon-

trez si vos obligations sont présentes à votre pensée ; c'est par là que vous acquérez la réputation d'un homme d'ordre aussi bien que d'un honnête homme, et que vous augmentez encore votre crédit.

Gardez-vous de tomber dans l'erreur de plusieurs de ceux qui ont du crédit, c'est-à-dire de regarder comme à vous tout ce que vous possédez, et de vivre en conséquence. Pour prévenir ce faux calcul, tenez, à mesure, un compte exact tant de votre dépense que de votre recette. Si vous prenez d'abord la peine de mentionner jusqu'aux moindres détails, vous en éprouverez de bons effets, vous découvrirez avec quelle étonnante rapidité une addition de menues dépenses monte à une somme considérable, et vous reconnaîtrez combien vous auriez pu économiser par le passé, combien vous pouvez économiser pour l'avenir, sans vous occasionner une grande gêne.

Enfin le chemin de la fortune sera, si vous le voulez, aussi uni que celui du marché. Tout dépend surtout de deux mots : *Travail* et *économie*, c'est-à-dire de ne dissiper ni le *temps* ni l'*argent*, mais de faire de tous deux le meilleur usage qu'il est possible. Sans travail et

économie, vous ne ferez rien ; avec eux, vous ferez tout. Celui qui gagne tout ce qu'il peut gagner honnêtement, et qui épargne tout ce qu'il gagne, sauf les dépenses nécessaires, ne peut manquer de devenir *riche*, si toutefois cet Être qui gouverne le monde, et vers lequel tous doivent lever les yeux pour obtenir la bénédiction de leurs honnêtes efforts, n'en a pas, dans la sagesse de sa providence, décidé autrement.

Un vieux ouvrier.



MOYENS

D'AVOIR TOUJOURS DE L'ARGENT DANS SA POCHE.

—

Dans ce temps, où l'on se plaint généralement que l'argent est rare, ce sera faire acte de bonté que d'indiquer aux personnes qui sont à court d'argent, le moyen de pouvoir mieux garnir leurs poches. Je veux leur enseigner le véritable secret de gagner de l'argent, la méthode infaillible pour remplir les bourses vides, et la manière de les garder toujours pleines. Deux simples règles, bien observées, en feront l'affaire.

Voici la première : Que la probité et le travail soient vos compagnons assidus.

Et la seconde : Dépensez un sou de moins que votre bénéfice net.

Par-là votre poche si plate commencera bientôt à s'enfler, et n'aura plus à crier jamais que son ventre est vide ; vous ne serez pas assailli par des créanciers, pressé par la misère, rongé par la faim, transi par la nudité. Tout

l'horizon brillera d'un éclat plus vif, et le plaisir fera battre votre cœur. Hâtez-vous donc d'embrasser ces règles et d'être heureux. Écartez loin de votre esprit le souffle glacé du chagrin, et vivez indépendant. Alors vous serez un homme, et vous ne cacherez point votre visage à l'approche du riche; vous n'éprouverez point le déplaisir de vous sentir petit lorsque les fils de la Fortune marcheront à votre droite; car l'indépendance, avec peu ou beaucoup, est un sort heureux, et vous placera de niveau avec les plus fiers de ceux que décorera la Toison d'or. Ah! soyez donc sage; que le travail marche avec vous dès le matin; qu'il vous accompagne jusqu'au moment où le soir vous amènera l'heure du sommeil. Que la probité soit comme l'âme de votre âme, et n'oubliez jamais de conserver un sou de reste, après toutes vos dépenses comptées et payées; alors vous aurez atteint le comble du bonheur, et l'indépendance sera votre cuirasse et votre bouclier, votre casque et votre couronne; alors vous marcherez tête levée, sans vous courber devant un faquin vêtu de soie, parce qu'il aura des richesses, sans accepter un affront parce que la main qui vous l'offrira étincellera de diamants.



PARABOLE

SUR L'AMOUR FRATERNEL.

—

En ce temps-là il n'y avait pas de forgerons par toute la terre. Et les marchands de Madian passaient avec leurs chameaux, portant des épices, de la myrrhe, du baume, et des outils de fer.

Et Ruben acheta une hache aux marchands ismaëlites; il la paya cher, car il n'y en avait pas une seule dans la maison de son père.

Et Siméon dit à Ruben, son frère : Prête-moi, je te prie, ta hache. Mais Ruben le refusa et ne voulut pas.

Et Lévi lui dit aussi : Mon frère, prête-moi ta hache, je te prie ; et Ruben le refusa de même.

Alors Juda vint trouver Ruben, et le supplia en disant : Voyons ! tu m'aimes, et je t'ai toujours aimé, ne me refuse pas de me servir de ta hache.

Mais Ruben se détourna de lui, et le refusa comme les autres.

Or, il arriva que Ruben tailla du bois sur le bord de la rivière, et que sa hache tomba dans l'eau, et qu'il ne put venir à bout de la retrouver.

Mais Simon, Lévi et Juda envoyèrent un messager avec de l'argent chez les Ismaëlites, et achetèrent chacun une hache.

Alors Ruben vint à Simon, et lui dit : Voyons ! j'ai perdu ma hache, et mon ouvrage reste à moitié fait; prête-moi la tienne, je te prie.

Et Siméon lui répondit : Tu n'as pas voulu me prêter ta hache, ainsi je ne te prêterai pas la mienne.

Alors Ruben vint trouver Lévi, et lui dit : Mon frère, tu connais la perte que j'ai faite et mon embarras; prête-moi ta hache, je te prie.

Et Lévi lui fit des reproches en disant : Tu n'as pas voulu me prêter ta hache lorsque j'en ai eu envie, mais je veux être meilleur que toi, je te prêterai la mienne.

Et Ruben fut blessé de la réprimande de Lévi, et, tout confus, il le quitta, et ne prit pas sa hache, mais il chercha son frère Juda.

Et lorsqu'il fut venu auprès de Juda, celui-ci vit à son air qu'il était plein de mécontentement et de honte, et le prévint en lui disant : mon frère, je sais ce que tu as perdu ; mais pourquoi te troubler ? Voyons n'ai-je pas une hache qui peut nous servir à tous les deux ? Prends-la, je te prie, et uses-en comme de la tienne.

Et Ruben se jetta à son cou, et l'embrassa en pleurant, et lui dit : Ta complaisance est grande ; ta bonté à oublier mes torts est encore plus grande ; tu es vraiment mon frère, et tu peux compter que je t'aimerai tant que je vivrai.

Et Juda lui dit : Aimons aussi nos autres frères ; ne sommes-nous donc pas tous du même sang ?

Et Joseph vit ces choses, et les rapporta à son père Jacob.

Et Jacob dit : Ruben a mal fait ; mais il s'est repenti. Siméon aussi a mal fait ; Lévi n'a pas été tout-à-fait exempt de reproches.

Mais le cœur de Juda est celui d'un prince. Juda a l'âme d'un roi. Ses enfans se prosterneront devant lui ; et il régnera sur ses frères.



DÉCOUVERTE ÉCONOMIQUE.

—

Messieurs, vous nous faites souvent part des découvertes nouvelles ; permettez-moi de vous en communiquer une dont je suis moi-même l'auteur, et que je crois pouvoir être d'une grande utilité.

Je passais, il y a quelques jours, la soirée en grande compagnie, dans une maison où l'on essayait les nouvelles lampes de M. Lange ; on y admirait la vivacité de la lumière qu'elles répandent ; mais on s'occupait beaucoup de savoir si elles ne consumaient pas encore plus

d'huile que les lampes communes, en proportion de l'éclat de leur lumière, auquel cas on craignit qu'il n'y eût aucune *épargne* à s'en servir. Personne de la compagnie ne fut en état de nous tranquilliser sur ce point, qui paraissait à tout le monde très-important à éclaircir, pour diminuer, disait-on, s'il était possible, les frais des lumières dans les appartemens, dans un temps où tous les autres articles de la dépense augmentent considérablement tous les jours.

Je regardai avec beaucoup de satisfaction ce goût général pour l'économie, car j'aime infiniment l'économie.

Je rentrai chez moi et me couchai vers les trois heures après minuit, l'esprit plein du sujet qu'on avait traité. Vers les six heures du matin, je fus réveillé par un bruit au-dessus de ma tête, et je fus fort étonné de voir ma chambre très-éclairée. Encore à moitié endormi, j'imaginai d'abord qu'on y avait allumé une douzaine de lampes de M. Quinquet; mais en me frottant les yeux, je reconnus distinctement que la lumière entrait par mes fenêtres. Je me levai pour savoir d'où elle venait, et je vis que le soleil s'élevait à ce moment même des bords de l'horizon, d'où il versait

abondamment ses rayons dans ma chambre, mon domestique ayant oublié de fermer mes volets. Je regardai mes montres qui sont fort bonnes, et je vis qu'il n'était que six heures; mais trouvant extraordinaire que le soleil fût levé de si bon matin, j'allai consulter l'Almanach, où l'heure du lever du soleil était en effet fixée à six heures précises, pour ce jour-là. Je poussai un peu plus loin ma recherche, et je lus que cet astre continuerait de se lever tous les jours plus matin jusqu'à la fin du mois de juin; mais qu'en aucun temps de l'année il ne retardait son lever jusqu'à huit heures. Vous avez sûrement, Messieurs, beaucoup de lecteurs des deux sexes qui, comme moi, n'ont jamais vu le soleil avant onze heures ou midi, et qui lisent bien rarement la partie astronomique du calendrier de la cour; je ne doute pas que ces personnes ne soient aussi étonnées d'entendre que le soleil se lève de si bonne heure que j'ai été moi-même de le voir. Elles ne le seront pas moins de m'entendre assurer *qu'il donne la lumière au moment même où il se lève;* mais j'ai la preuve du fait. Il ne m'est pas possible d'en douter. Je suis témoin oculaire de ce que j'avance, et en répétant l'observation les trois jours suivants,

j'ai obtenu constamment le même résultat.

Je dois cependant vous dire que, lorsque j'ai fait part de ma découverte dans la société, j'ai bien démêlé dans la contenance et à l'air de beaucoup de personnes un peu d'incrédulité, quoiqu'elles aient eu assez de politesse pour ne pas me le témoigner en termes exprès.

Cet événement m'a fait faire plusieurs réflexions sérieuses et que je crois importantes. J'ai considéré que sans l'accident qui m'a éveillé ce jour-là si matin, j'aurais dormi environ six heures de plus, pendant lesquelles le soleil donnait sa lumière; et par conséquent j'aurais vécu six heures de plus à la lueur des bougies. Cette dernière manière de s'éclairer étant beaucoup plus coûteuse que la première, mon goût pour l'économie m'a conduit à me servir du peu d'arithmétique que je sais, pour quelques calculs sur cette matière, et je vous les envoie, Messieurs, en vous faisant observer que le grand mérite d'une invention est son utilité, et qu'une découverte dont on ne peut faire aucun usage n'est bonne à rien.

Je prends pour base de mon calcul la supposition qu'il y cent mille familles à Paris qui consomment chacune, pendant la durée de la

nuit, et les unes dans les autres, une demi-livre de bougie ou de chandelle par heure. Je crois cette estimation modérée; car, quoique quelques-unes consomment moins, il y en a un grand nombre qui consomment beaucoup davantage. Maintenant je compte environ sept heures par jour pendant lesquelles nous sommes encore couchés, le soleil étant sur l'horizon; car il se lève pendant six mois entre six et huit heures avant midi, et nous nous éclairons environ sept heures dans les vingt-quatre avec des bougies et des chandelles. Ces deux faits me fournissent les calculs suivants:

Les six mois, du 20 mars au 20 septembre, me donnent cent quatre-vingt-trois nuits. Je multiplie ce nombre par sept, pour avoir le nombre des heures pendant lesquelles nous brûlons de la bougie ou de la chandelle, et j'ai douze cent quatre-vingt-un. Ce nombre, multiplié par cent mille, qui est celui des famille, donne cent vingt-huit millions cent mille heures de consommation. A supposer, comme je l'ai dit, une demi-livre de bougie ou de chandelle consommée par chaque heure dans chaque famille, on aura soixante-quatre millions, cinquante mille livres pesant de cire ou de suif consumées à Paris; et si l'on estime

la cire et le suif l'un dans l'autre au prix de trente sous la livre, on aura une dépense annuelle de 96,075,000 francs en cire et en suif: sommme énorme! que la seule ville de Paris épargnerait en se servant, pendant les six mois d'été seulement de la lumière du soleil, au lieu de celle des chandelles et des bougies; et voilà, Messieurs, la découverte que j'annonce et la réforme que je propose.

Je sais qu'on me dira que l'attachement aux anciennes habitudes est un obstacle invincible à ce qu'on adopte mon plan; qu'il sera plus que difficile de déterminer beaucoup de gens à se lever avant onze heures ou midi, et que, par conséquent, ma découverte restera parfaitement inutile; mais je répondrai qu'*il ne faut désespérer de rien.* Je crois que toutes les personnes raisonnables qui auront lu cette lettre, et qui, par ce moyen, auront appris qu'il fait jour aussitôt que le soleil se lève, se détermineront à se lever avec lui; et quant aux autres, pour les faire entrer dans la même route, je propose de faire sonner toutes les cloches des églises au lever du soleil; et si cela n'est pas suffisant, de faire tirer un coup de canon dans chaque rue, pour ouvrir les yeux des paresseux sur leur véritable intérêt

Toute la difficulté sera dans les deux ou trois premiers jours, après lesquels ce nouveau genre de vie sera tout aussi naturel et tout aussi commode que l'irrégularité dans laquelle nous vivons; *car il n'y a que le premier pas qui coûte*. Forcez un homme de se lever à quatre heures du matin, il est plus que probable qu'il se couchera très-volontiers à huit heures du soir, et qu'après avoir dormi huit heures, il se levera sans peine à quatre heures le lendemain matin.

L'épargne de cette somme de 96,075,000 fr. qui se dépensent en bougies et chandelles, n'est pas le seul avantage de mon économique projet, vous pouvez remarquer que mon calcul n'embrasse qu'une moitié de l'année; et que, par les mêmes raisons, on peut épargner beaucoup, même dans les six mois d'hiver, quoique les jours soient plus courts. J'ajoute que l'immense quantité de cire et de suif qui restent après la suppression de la consommation de l'été, rendra la cire et le suif à meilleur marché l'hiver suivant, et pour l'avenir, tant que la réforme que je propose se soutiendra.

Quoique ma découverte puisse procurer de si grands avantages, je ne demande, pour l'a-

voir communiquée au public avec tant de franchise, ni place, ni pension, ni privilége, ni aucun autre genre de récompense. Je ne veux que l'honneur qui doit m'en revenir, si l'on me rend justice. Je prévois bien que quelques esprits étroits et jaloux me le disputeront, qu'ils diront que les anciens ont eu cette idée avant moi, et peut-être trouveront-ils quelques passages, dans de vieux livres, pour appuyer leur prétention. Je ne leur nierai point que les anciens ont connu en effet les heures du lever du soleil; peut-être ont-ils eu, comme nous des almanachs où ces heures étaient marquées; mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils aient su ce que je prétends avoir enseigné le premier, *qu'il nous éclaire aussitôt qu'il se lève;* c'est là ce que je revendique comme ma découverte. En tout cas, si les anciens ont connu cette vérité, elle a été bien oubliée depuis et pendant long-temps; car elle est certainement ignorée des modernes, ou au moins des habitants de Paris : ce que je prouve par un argument bien simple. On sait que les Parisiens sont un peuple aussi éclairé, aussi judicieux, aussi sage qu'il en existe dans le monde : tous, ainsi que moi, ont un grand goût pour l'économie, et font

profession de cette vertu; tous ont de très-bonnes raisons pour l'aimer. Or, cela posé, je dis qu'il est impossible qu'un peuple sage, dans de semblables circonstances, eût fait si long-temps usage de la lumière fuligineuse, malsaine et dispendieuse de la bougie et de la chandelle, s'il eût connu comme je viens de l'apprendre et de l'enseigner, qu'on pouvait s'éclairer pour rien, de la belle et pure lumière du soleil.



L'ART

D'AVOIR DES SONGES AGRÉABLES.

Comme une grande partie de notre vie s'emploie à dormir, et que, pendant ce temps-là, nous avons quelquefois des songes agréables et quelquefois des songes fâcheux, il n'est pas sans importance de se procurer les premiers, et d'écarter les autres; car, réels ou imaginaires, la peine est toujours peine, le plaisir toujours plaisir. Si nous pouvons dormir sans rêver, c'est un bien, puisque les songes fâcheux sont écartés; si, pendant notre sommeil, nous pouvons avoir des songes agréables, c'est, comme on le dit en français, *autant de gagné*, c'est autant d'ajouté au plaisir de la vie.

Pour cela, il est nécessaire, en premier lieu, de mettre beaucoup de soin à conserver sa santé par un exercice convenable et une grande tempérance; car, dans les maladies, l'imagination est troublée, et des idées désagréables, quelquefois même terribles, sont disposées à se présenter. L'exercice doit précéder

les repas, et non les suivre immédiatement Dans le premier cas, il aide la digestion; et, dans le second, il la gêne, à moins qu'il ne soit modéré. Si après avoir pris de l'exercice, nous mangeons avec ménagement, la digestion est facile et bonne, le corps dispos, l'humeur gaie, et toutes les fonctions animales se font bien. Le sommeil qui suit est naturel et tranquille; mais l'indolence, jointe aux excès de la table, occasionne des cauchemars et des terreurs inexprimables; on croit tomber dans des précipices, être assailli par des bêtes féroces, des assassins, des démons, et l'on éprouve des tourmens sous mille formes. Notez, au reste, qu'il doit s'établir une proportion entre ce que l'on prend de nourriture et d'exercice. Celui qui se donne beaucoup de mouvement peut et doit même manger davantage; ceux qui se bornent à un faible exercice, doivent manger peu. En général, l'espèce humaine, depuis les progrès de la cuisine, mange deux fois plus que la nature ne le demande. Les soupers ne sont pas mauvais, lorsqu'on n'a pas diné; mais des nuits agitées sont une suite naturelle des soupers joyeux, pris après de copieux dîners. Il est vrai que quelques personnes, grace à la différence des constitutions, reposent bien

après ces repas ; il ne leur en coûte qu'un songe épouvantable et une apoplexie ; après quoi, les voilà endormies jusqu'au jugement dernier. Rien n'est plus ordinaire, dans les journaux, que les exemples de gens qui, après avoir joyeusement soupé, sont trouvés morts le lendemain dans leur lit.

Un autre moyen de se conserver la santé est d'avoir l'attention de renouveler constamment l'air de sa chambre à coucher. C'est une grande erreur que de tenir à ce qu'elle soit très-close, et que de vouloir des lits enveloppés de rideaux. L'air respiré est malsain ; la nature le chasse hors de nous par les pores et les poumons. Dans une chambre exactement fermée à l'air extérieur, c'est l'air déjà respiré qu'il faut plusieurs fois recevoir et respirer encore, quoique à chaque fois il devienne de plus en plus pernicieux.... Lorsque l'air est saturé de la matière transpirable qui s'échappe de notre corps, et qui se compose d'une partie de nos aliments, il ne peut plus recevoir aucune quantité nouvelle de cette matière, qui reste alors en nous plus long-temps qu'elle ne devrait, et nous cause des maladies. On est averti de cet état par un malaise d'abord fort léger, par une inquiétude assez difficile à décrire, et

dont peu de personnes, tout en l'éprouvant, connaissent la cause. On a peine à se rendormir; on se retourne souvent avant de pouvoir trouver le repos d'aucun côté, etc.

C'est là une des grandes et principales causes des songes déplaisants. Quand le corps est mal à l'aise, l'âme en est troublée, et toutes sortes d'idées désagréables en deviennent, dans le sommeil, la conséquence naturelle. Voici par quels remèdes on peut prévenir et guérir cet état :

1° En mangeant modérément, il se produit, dans un temps donné, une moindre quantité de matière transpirable ; les draps du lit peuvent plus long-temps la recevoir sans en être saturés, et nous pouvons alors jouir d'un plus long sommeil avant de nous trouver incommodés par ces miasmes qui surchargent l'air.

2° On peut faire usage de couvertures de lit plus légères et plus perméables, qui laisseront à la matière transpirable un passage plus facile et nous incommoderont moins, étant susceptibles de la recevoir plus long-temps.

3° Lorsqu'on est réveillé par cette sorte d'inquiétude, et que l'on ne peut aisément se rendormir, il faut sortir du lit, battre et retourner son oreiller, bien secouer ses draps une

vingtaine de fois, puis ouvrir son lit et le laisser rafraîchir, en se promenant dans sa chambre sans s'habiller. Rentré ensuite dans le lit, on s'endormira bientôt d'un sommeil doux et paisible. Tous les tableaux qui se présenteront à l'imagination seront agréables. J'ai souvent de ces songes, qui ne sont pas moins amusants pour moi que les scènes d'un opéra. Si vous êtes trop paresseux à sortir du lit, vous pouvez vous contenter de soulever votre couverture avec le bras ou la jambe, en la laissant ensuite retomber lorsqu'une bonne quantité d'air nouveau s'y sera introduite ; manège qu'il faudra répéter une vingtaine de fois. Mais cette dernière méthode ne vaut pas la première.

Les personnes qui n'aiment point l'embarras, et peuvent avoir deux lits, trouveront, lorsque la chaleur du lit les tiendra éveillées, un grand plaisir à se lever pour entrer dans un lit frais. Ce changement de lit pourrait aussi rendre grand service aux personnes attaquées de la fièvre, parce qu'il les rafraîchirait et leur procurerait souvent du sommeil. Un lit assez large pour que l'on puisse y passer d'une place chaude dans une place fraîche, reviendra à peu près au même.

Un ou deux avis de plus termineront ce

morceau. Il faut avoir grand soin, quand on se couche, d'arranger son oreiller conformément à l'habitude qu'on a de poser sa tête, et en sorte d'être parfaitement à son aise; puis il faut placer ses membres de manière à ce qu'ils ne se gênent pas les uns les autres. Une mauvaise position, quoiqu'elle soit d'abord peu sensible, et qu'elle se fasse à peine remarquer, devient moins supportable par sa continuité, et l'incommodité peut s'en faire sentir dans le sommeil et troubler l'imagination.

Telles sont les règles de l'art d'avoir des songes agréables. Cependant malgré l'expérience de leur efficacité, il est un cas où leur observation la plus ponctuelle sera totalement infructueuse. Ce cas est celui où la personne qui veut des songes agréables n'aura pas pris soin d'abord d'avoir ce qui est plus nécessaire que toutes choses : UNE BONNE CONSCIENCE.



PÉTITION DE LA MAIN GAUCHE

AUX PERSONNES QUI ONT LA SURINTENDANCE DE L'ÉDUCATION.

Je m'adresse à tous les amis de la jeunesse, et je les conjure de laisser tomber un regard de compassion sur mon malheureux sort, afin de détruire les préjugés dont je suis la victime. Nous sommes deux sœurs : les deux yeux d'un homme ne se ressemble pas davantage ; et ils ne sauraient vivre ensemble en meilleurs termes que nous ne le ferions ma sœur et moi, sans la partialité de nos parens qui mettent entre nous les plus injurieuses distinctions. Depuis mon enfance, j'ai été élevée à considérer ma sœur comme étant d'un rang supérieur au mien. On ma laissé grandir sans la moindre instruction, tandis que, pour son éducation, rien n'a été épargné. Elle a eu des maîtres d'écriture, de dessin, de musique et d'autres encore ; mais moi, si par hasard je touchais un crayon, une plume, une aiguille, j'étais sévèrement

grondée; et plus d'une fois j'ai été battue pour maladresse et pour défaut de bonnes manières. Il est vrai que ma sœur m'a associée à elle en quelques occasions; mais elle se faisait toujours un point d'honneur de prendre la suprême direction, ne m'appelant que par nécessité ou pour me faire figurer à son avantage.

N'allez pas croire, Messieurs, que mes plaintes soient dictées par un pur sentiment de vanité. Non; mes peines ont une cause beaucoup plus sérieuse. Dans la famille à laquelle nous appartenons, l'habitude est que tous les soins nécessaires à la subsistance tombent sur ma sœur et sur moi. Si quelque indisposition vient attaquer ma sœur, et, je le dis ici en confidence, elle est sujette à la goutte, aux rhumatismes, aux crampes, sans parler des autres accidens, quel sera le sort de notre pauvre famille? Ne sera-ce pas un sujet de regrets amers pour nos parens, que d'avoir mis une différence si grande entre deux sœurs d'une égalité si parfaite? Hélas! il nous faudra périr de détresse: et il ne sera pas en mon pouvoir de parvenir même à griffonner une humble supplique pour implorer des secours; car j'ai été obligée d'em-

ployer une main étrangère pour transcrire la requête que j'ai présentement l'honneur de vous adresser.

Daignez, Messieurs, faire sentir à mes parens l'injustice d'une tendresse exclusive, et la nécessité de distribuer avec égalité leurs soins et leur affection entre tous leurs enfans.

Je suis avec un profond respect, Messieurs, votre très-humble servante,

La main gauche.

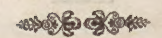


TABLE.